

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 19 JUILLET 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La littérature française au XVI^e siècle, par Pierre Bédard.—Comment on se marie aux États-Unis, par Louis de Saintes.—Saint Thomas d'Aquin.—Poésie : Souhaits d'hyménée, par Frid Olin.—Deux jours au lac Desrivières, par J. P. V. DuSault.—Le berceau, par J. B. LeMay.—Science : La photographie des projectiles.—Poésie : L'hirondelle, par A. de Lamartines.—Chronique : Le convenu, par Catherine Parr.—Le Rocher Blanc, par Létitia Drapeau.—Les Sources Saint-Léon.—Reconnaissance, par Harry Alis.—Notes historiques.—Usages et coutumes.—Feuilletons : Famille-Sans-Nom (suite).—Le Régiment (suite).—Voyages.—Propos du docteur.

GRAVURES : Salon de 1890 : Saint Thomas d'Aquin.—Vue des Sources Saint-Léon.—La fête Saint-Jean-Baptiste à Québec : Réunion des Sociétés, sur l'Esplanade, avant le départ du cortège.—Gravures de nos feuilletons.

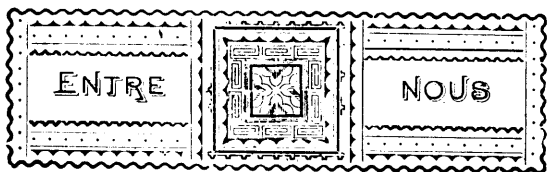
Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

M. Narcisse Bédard, comptable de la maison Hall & Price, Québec, a gagné la prime de \$50.00 au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ.



Il y a vingt-cinq ans, alors que je n'avais pas encore voyagé, ni connu le monde, j'étais toujours émerveillé quand j'entendais parler de la police anglaise.

On m'avait tant vanté la puissance, la discipline et l'obéissance aveugle de cette armée de l'ordre ! Et l'on ajoutait que, du reste, tous les Anglais avaient le sentiment du respect des lois poussé au plus haut degré.

"Vous voyez, me disait-on, les policemen se promener dans Londres à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, dans les quartiers les plus dangereux, sans autre arme qu'un petit bâton, mais ce bâton, si léger qu'il soit, représente la Reine, c'est-à-dire la souveraineté, la loi."

Quelques années plus tard, la première chose que je vis en arrivant à Liverpool, c'était une rixe entre des matelots et la police ; les marins tapaient à tour de bras et les représentants de la loi se ser-

vaient de leurs bâtons, très solides ma foi, pour casser la tête de leurs compatriotes.

Depuis cette époque, j'ai vu le même fait, cent fois, au Canada ; ce qui prouve, qu'en fin de compte, les choses se passent en pays anglais de la même manière qu'ailleurs, et qu'il faut en prendre et en laisser de ces petites vantardises britanniques.

* * Cependant un fait, à peu près unique dans l'histoire de la police de tous les peuples, vient de se passer à Londres.

Plusieurs milliers de membres du corps de police de la capitale anglaise ont signifié l'autre jour à leur chef, leur intention de se mettre en grève si leur traitement n'était pas augmenté. Peu habitué à ce genre de discipline, le chef les envoya promener, mais le lendemain tout un quartier fut en émoi, les policemen avaient tenu parole, et ils avaient même jeté par la fenêtre un de leurs inspecteurs qui leur déplaisait. Pour des Anglais qui se piquent de garder toujours leur sang-froid, il faut avouer que le procédé est un peu vif. L'inspecteur a été ramassé dans un état déplorable.

Pendant ce temps-là les bandits, les paresseux, et les ivrognes, sachant qu'il n'y avait plus de police dans le quartier, se sont jetés sur les boutiques, les buvettes surtout, et tout mis à sac et... à sec.

Si cela continue, on verra du joli à Londres, où plus de quatre millions d'habitants sont rassemblés et où il se trouve un nombre de propres à rien assez considérable qui n'attendent que le moment favorable pour faire un mauvais coup.

* * Une charmante aventure de prison est arrivée dernièrement à Québec, et je la crois bonne, comme moyen de transition, puisque je viens de parler de police, bien que la police de Québec n'ait rien à faire dans l'anecdote.

Il y a de cela un mois environ ; un jeune garçon, de quinze ans à peine, fut arrêté pour un délit quelconque et condamné à aller passer quelques années à la prison de réforme de Montréal, mais comme cette institution avait sans doute trop de pensionnaires déjà, on retarda l'expédition du colis et on l'interna dans la prison de Québec.

Survinrent les élections ; le jeune homme était il rouge ou bleu, je n'en sais rien, mais à coup sûr il était de Saint-Sauveur de Québec.

Vous vous souvenez de ce jour-là, car si peu que l'on s'occupe de politique (comme moi du reste), tout le monde sait que cette journée où, par extraordinaire, le ciel fut tout d'azur, se termina par un coucher de soleil splendide aux lueurs fulgurantes et cramoisies.

Tout Québec était en émoi et les rumeurs électtorales, mêlées aux bruits de la foule frémissante, montaient de Saint-Sauveur, de Saint-Roch, pour atteindre les sommets de la haute ville et rebondir sur les murs de la sinistre prison qui vient de servir de lieu d'exécution à Dubois.

Et, la figure collée aux barreaux de sa cellule, le pauvre enfant du faubourg, tressallait tout à coup.

—Au fait, dit-il, je suis mince, les barreaux sont espacés... Si j'allais voir ce qui se passe là-bas.

Dix minutes plus tard, après avoir fait un saut de vingt pieds, il était sur la route et, les jambes pendues à son cou, il marchait, courait, dévalait à perdre haleine...

Le lendemain, à l'heure où l'aurore s'éveillait rouge encore des frissons du crépuscule de la veille, l'enfant, — le prisonnier puisqu'il faut lui donner ce nom — sonnait à tour de bras à la porte de la prison, au grand ébahissement du porte-clefs qui vint lui ouvrir.

—Eh bien, oui, répondit-il à la question qu'on lui fit, je voulais voir... c'était très beau !!!

On le remit dans sa cellule.

* * Huit jours plus tard, l'atmosphère retentissait de sons joyeux, l'air était vif et frais, des parfums d'églantines et des vibrations de patriotisme venaient encore embaumer et faire tressail-

lir les murs de la sinistre geôle, et l'enfant respirait et écoutait...

Puis les senteurs devinrent plus enivrantes et les sons plus distincts... Cela sentait la feuille d'érable et les notes claires de *Vive la Canadienne* fouettant les ondes aériennes...

Il passa la tête au travers des barreaux, le corps suivit la tête et rebondit.

Le même soir, il revenait la main pendue à la cloche de la même prison, et c'est en criant à tête pleine et la poitrine dilatée : *Vive la Canadienne !* qu'il reprit sa place, la place que la justice, un peu dure peut-être, lui avait assigné.

C'est un prisonnier qui a fait cela, c'est un coupable, je l'admets, mais, morbleu ! il y a encore du bon chez cet enfant !

* * Je vous parlais dernièrement des moustiques, maringouins, brûlots et autres insectes du genre "mouche", et je venais à peine de terminer ma causerie, qu'il m'est tombé sous la main une lettre du Père du Poisson, missionnaire aux Akenzas, écrite en 1727.

Après avoir décrit les souffrances du voyage, le Père du Poisson ajoute : "Mais le plus grand supplice sans lequel tout le reste ne serait qu'un jeu, mais ce qui passe toute croyance, ce que l'on ne s'imaginera jamais en France, à moins qu'on ne l'ait expérimenté, ce sont les maringouins. La plaie d'Égypte, je crois, n'était pas plus cruelle. Il y a ici des *frayé d'abord* ; il y a des *brûlots*, ce sont de très petits moucheron, dont la pique est si vive ou plutôt si brûlante, qu'il semble qu'une petite étincelle est tombée sur la partie qu'ils ont piquée. Il y a des *mouffiques*, ce sont des brûlots, à cela près qu'ils sont encore plus petits, à peine les voit-on, ils attaquent particulièrement les yeux ; il y a des *guêpes*, il y a des *thons* ; il y a en un mot *omne genus muscarum* : mais on ne parlerait point des autres sans les maringouins : ce petit animal a plus fait jurer depuis que les Français sont au *Mississippi* que l'on avait juré jusqu'alors dans tout le reste du monde. Quoi qu'il en soit, une bande de maringouins s'embarque le matin avec le voyageur, quand on passe à travers les saules ou près des cannes, comme il arrive presque toujours, une autre bande se jette avec fureur sur la pirogue, et ne la quitte point. Il faut faire continuellement l'exercice du mouchoir, ce qui ne les épouvante guères ; ils font un petit vol, et reviennent sur le champ à l'attaque ; le bras se lasse plutôt qu'eux. Quand on met à terre pour dîner depuis dix heures jusqu'à deux ou trois heures, c'est une armée entière que l'on a à combattre : on fait de la boucane, c'est-à-dire, un grand feu, que l'on étouffe ensuite avec des feuilles vertes ; il faut se mettre dans le fort de la fumée, si l'on veut éviter la persécution ; Je ne sais lequel vaut mieux du remède ou du mal. Après dîner, on voudrait faire un petit sommeil au pied d'un arbre, mais cela est absolument impossible ; le temps du repos se passe à luter contre les maringouins. On se rembarque avec les maringouins, au soleil couchant, on met à terre, aussitôt il faut courir pour aller couper des cannes, du bois et des feuilles vertes, pour faire son baire, la chaudière et la boucane, chacun y est pour soi ; alors ce n'est pas une armée, mais plusieurs armées que l'on a à combattre, c'est le temps des maringouins, on en est mangé, dévoré, ils entrent dans la bouche, dans les narines, le corps en est couvert ; leur aiguillon pénètre l'habit, et laisse une marque rouge sur la chair qui enflé à ceux qui ne sont pas encore faits à leurs piques. *Chicagon*, pour faire comprendre à ceux de la nation la multitude des Français qu'il avait vu, leur disait qu'il y en avait autant dans le grand village (à Paris) que de feuilles sur les arbres et de maringouins dans les bois. Après avoir soupé à la hâte, on est dans l'impatience de s'ensevelir sous son baire, quoique l'on sache qu'on va y étouffer de chaleur : avec quelque adresse, quelque subtilité qu'on se glisse sous ce baire, on trouve toujours qu'il y en est entré quelques-uns, et il n'en faut qu'un ou deux pour passer une mauvaise nuit."

N'est ce pas que cette lettre du Père du Poisson est intéressante ?